

En Corée du Sud, le retour des parents « hélicoptères »

« Darons d'ailleurs ». Deux fois par mois, un de nos journalistes à l'étranger explore la parentalité hors de nos frontières. Surprotection ou inquiétude légitime ? Nombre de parents sud-coréens passent leur temps à tourner avec insistance autour de leur progéniture.



XAVIER LISSILLOUR

« Mon fils trouve le service clientèle trop difficile et ressent trop de pression à cause des objectifs de performance. Pourriez-vous le transférer dans un autre service ? » Au bout du fil, la mère d'un salarié d'une vingtaine d'années. Si Park Yoo-jin, chef de service dans une société nationale d'investissement de Séoul n'a pas accédé à la demande,

il n'aurait pas dû être surpris. Appeler l'employeur de son enfant pour lui demander des faveurs est devenu une pratique courante en Corée du Sud. Certains parents, mécontents ou inquiets pour leur progéniture, menacent même de saisir la Commission nationale des relations de travail. « *Aujourd'hui, il n'est pas rare qu'ils accompagnent leurs enfants aux entretiens d'embauche* », reconnaît anonymement un cadre d'une entreprise spécialisée dans le recrutement.

Un comportement qui ne se limite pas au monde du travail. Un professeur d'université explique avoir reçu plusieurs appels de parents lui demandant de déplacer ses cours à un étage inférieur afin de « *faciliter l'accès à la classe pour leur enfant* » ou d'augmenter le quota d'étudiants à ses cours pour s'assurer que leur progéniture « *puisse y accéder* ». D'autres n'hésitent pas à mettre la pression pour voir une note changer ou une moyenne augmenter.

« **Des adultes immatures** »

Dans une Corée du Sud obsédée par la réussite scolaire et professionnelle, où l'ultracompétition est exacerbée par une économie en difficulté, la surparentalité n'est pas nouvelle. Dans les années 1990, marquées par la crise asiatique, le pays a déjà connu ce phénomène des parents « hélicoptères » – qui tournent sans cesse au-dessus de leurs enfants.

« *La pression pour la réussite est si forte que certains parents en viennent à tout planifier et tout contrôler, ce qui nuit à la responsabilisation et à l'autonomie des enfants, qui deviennent complètement assistés* », explique Kim Eun-jae, mère d'une adolescente de 13 ans, à qui elle octroie une grande autonomie et qu'elle n'envoie pas aux traditionnels *hagwons*, ces cours du soir souvent jugés indispensables pour la réussite de l'examen de fin de lycée déterminant l'accès aux meilleures universités.

Lire aussi | [Pour les parents néo-zélandais, « enfant pieds nus, enfant heureux » \(même à l'école\)](#)

A l'inverse, les mères baptisées « *remocon-mam* » – pour « *remote control* », télécommande en anglais – accompagnent leurs ados à l'école le matin, puis au *hagwon* le soir, attendant dans la voiture la fin des cours en mangeant un en-cas. Elles sont sur leur dos en permanence, les appelant plusieurs fois par jour. De quoi produire des « adultes kangourous », ultra-dépendants. « *Habitués à une attention excessive, ils grandissent en comptant sur leurs parents pour résoudre les problèmes. Ils deviennent des adultes psychologiquement immatures* », précise Chung Chan-seung, psychiatre et directeur du comité de responsabilité sociale de l'Association neuropsychiatrique coréenne.

Des enfants uniques

« La forte baisse du taux de natalité a conduit les parents à concentrer leur attention sur leur enfant, explique Huh Chang-deog, professeur de sociologie à l'université Yeungnam. Et, la faible croissance économique impose à ces derniers une instabilité financière que leurs aînés n'ont pas connue. La prise en charge durable des enfants adultes par les parents est devenue un phénomène socioculturel. »

Avec l'augmentation du nombre d'enfants uniques, les parents ont tendance à s'investir totalement dans l'éducation de leur progéniture. Selon une enquête de 2023 du ministère de l'égalité des genres et de la famille, 58,9 % d'entre eux vivent la réussite de leurs enfants comme la leur.

Lire aussi | [En Allemagne, les enfants vont seuls à l'école \(mais avec une balise GPS\).](#)

« Il faudrait moins de compétition, de focalisation sur les résultats, car cela impose trop de pression à certains parents », déplore Kim Eun-jae. « C'est une question d'équilibre », analyse Chun You-jung, mère de deux fils de 11 ans et 13 ans, dont elle a en partie planifié les études pour qu'« ils aient dès la fin du primaire le niveau d'anglais du lycée et un bon niveau en mathématiques ». Cependant, elle s'impose une limite. « Le rôle des parents est davantage de conseiller et d'entamer le dialogue.

J'essaie de faire en sorte qu'ils acquièrent une réelle autonomie, de faire preuve de souplesse en leur laissant le choix », reconnaît-elle, alors que son second n'est pas aussi motivé par les études que l'aîné et pourrait ne pas accéder aux meilleures universités. Elle ajoute : « Nous le soutiendrons pour qu'il s'épanouisse et trouve sa voie autrement. »

[Réutiliser ce contenu](#)